

Cita bibliográfica: Anonym (Ed.): "V. Discours", en: *Le Spectateur ou le Socrate moderne*, Vol.6\005 (1726), pp. 28-36, editado en: Ertler, Klaus-Dieter / Fischer-Pernkopf, Michaela (Ed.): Los "Spectators" en el contexto internacional. Edición digital, Graz 2011-2019, hdl.handle.net/11471/513.20.1478

V. Discours

Deum namque ire per omnes Terrásque, tractusque Maris, Coelumque profundum.

Virg. Georg. IV. 221.

Dieu se trouve dans toute l'étenduë des Terre, des Mers & des Cieux.

Reflexions sur la vaste étenduë de l'Univers & sur la nature de Dieu.

Je fis hier au soir une promenade hors Ville jusqu'à ce que la nuit vint insensiblement me surprendre. Je m'amusai d'abord à contempler les différentes beautés des couleurs qui paroissent à l'endroit de l'Horison où le Soleil venoit de se coucher : A mesure qu'elles s'éteignoient, il y eut diverses Etoiles & Planetes qui se montrèrent l'une après l'autre, jusqu'à ce que tout le Firmament en devint lumineux. La saison de l'année, & les rayons de tous ces Luminaires qui traversoient l'*Ether* donnoient du relief à sa couleur bleuâtre. La Voye Lactée paroissoit dans sa plus grande blancheur. Pour couronner la Scène, la lune se leva en son plein avec cette majesté sombre, que Milton nous a si bien dépeinte, & fit voir à l'œil un nouveau Tableau de la Nature, chargé d'ombres plus délicates, & dont les jours avoient plus de douceur, que celui que le Soleil nous avoit découvert pendant qu'il éclairoit notre Hemisphere.

Lors que je m'occupois à regarder la Lune marcher dans tout son éclat, & prendre sa route entre les Constellations, il me vint une pensée dans l'esprit qui trouble & inquiete souvent, à ce que je croi, les Personnes d'un naturel sérieux & pensif. David, à la vûë de ce spectacle, y tomba lui-même, ¹ *Quand je considere, dit-il, les Cieux qui sont l'ouvrage de tes mains, la Lune & les Etoiles que tu y as disposées, que'est-ce que l'Homme, pour que tu daignes te souvenir de lui, & le fils de l'Homme, pour que tu en prennes soin ?* De même, lors que j'envisageois cette Armée infinie d'Etoiles, ou plutôt, pour m'exprimer en Philosophe, de Soleils, qui brilloient à mes yeux, avec cette multitude innombrable de Planetes ou de Mondes, qui rouloient autour de ces vastes Corps qui leur servent de centre ; lors que je portois cette idée plus loin, & que je venois à supposer un autre Système de Soleils & de Mondes au-dessus de celui que je découvrois, & que ce nouveau Système étoit éclairé par un Firmament d'autres Luminaires superieurs, qui sont placez à une si énorme distance, qu'ils paroissent aux Habitans du premier de la même grandeur que nous voyons les Etoiles ; lors, dis-je en un mot, que je refléchiçois sur cet assemblage infini de Mondes, je ne pus que sentir l'extrême petitesse, ou plutôt le néant de mon Individu, comparé avec l'immense étenduë de l'Univers.

Si le Soleil, qui éclaire cette partie de la Création, & si toute l'Armée des Mondes Planetaires qui roulent autour de lui, venoient à être aneantis, il n'y paroîtroit non plus que si l'on ôtoit un grain de sable sur le rivage de la Mer. L'espace qu'ils occupent est si excessivement petit, en comparaison de tout l'Univers, qu'à peine y formeroit-il un vuide. La brèche seroit imperceptible à un œil, qui pourroit embrasser tout le cercle de la Nature, & porter sa vûë d'un bout de la Création à l'autre, comme il peut arriver que nous ayons un jour un tel Sens, ou que des Créatures plus excellentes que nous le possèdent aujourd'hui. Avec le secours de nos Telescopes, nous voyons plusieurs

¹ Pseaum. VIII. 3. 4.

Etoiles, qui échappent autrement à nos yeux ; & plus les Verres qu'on y met sont exacts, plus nos découvertes augmentent. Huygens porte cette pensée si loin, qu'il ne croit pas impossible qu'il y ait des Etoiles dont la lumière n'est pas encore parvenue jusqu'à nous depuis la Création. Il n'y a nul doute que l'Univers ne soit renfermé dans certaines bornes ; mais lors que nous venons à considérer que c'est l'Ouvrage d'un Pouvoir infini, animé d'une Bonté infinie, & qui s'exerce sur un Espace infini, quelles bornes notre imagination y peut-elle prescrire ?

Pour revenir donc à ma première idée, je ne puis réfléchir sur moi-même qu'avec une secrète frayeur, en ce que je me trouvois indigne du moindre petit regard de cet Etre suprême, qui est occupé au gouvernement d'un si vaste Empire. Je craignis d'être oublié & presque perdu au milieu de cette Immensité qui m'environnoit de toutes parts, & de cette infinie variété de Créatures, qui remplissent, selon toutes les apparences, toutes ces vastes Régions de l'Univers.

Mais, pour ne pas succomber sous le poids d'une idée si mortifiante, j'en voulus rechercher la cause, & je trouvai qu'elle venoit des bornes étroites que nous donnons à la Nature divine. Nous ne saurions considérer nous-mêmes plusieurs Objets à la fois. Si nous avons soin de régler certaines choses, il faut de toute nécessité que nous en négligions d'autres. Cette imperfection, qui naît avec nous, se trouve plus ou moins dans toutes les Créatures, quelque exaltées qu'elles soient ; par cela même qu'elles sont des Etres bornés & finis. La présence de tout Etre créé est renfermée dans un certain espace, & par conséquent ses observations se bornent à un certain nombre d'Objets. La Sphere, dans laquelle toutes les Créatures se meuvent, agissent & entendent, est d'une circonférence plus ou moins grande, suivant le rang qu'elles occupent dans l'échelle des Etres. Mais cette Sphere, quelque vaste qu'elle soit, a toujours sa circonférence. Lors donc que nous venons à réfléchir sur la Nature Divine, nous sommes si accoutumés à voir cette imperfection en nous, que nous l'attribuons en quelque manière à celui qui en est incapable. La Raison a beau nous dire que ses Attributs sont infinis ; notre esprit est si foible, qu'il ne sauroit s'empêcher de mettre des bornes à tout ce qu'il contemple, jusqu'à ce qu'elle revienne à la charge & qu'elle dissipe tous ces petits préjugés qui s'élevent malgré nous dans nos ames, & qui sont naturels à l'Esprit Humain.

En effet nous bannirons de nos Esprits une si triste idée, & nous ne craignons pas que l'Auteur de l'Univers nous abandonne à cause de la multitude innombrable de ses Ouvrages, & de cette infinie variété d'Objets qui semblent l'occuper sans cesse, si d'un côté nous sommes bien persuadés qu'il est présent par tout, & de l'autre, qu'il sçait & qu'il voit tout.

I. Nous ne saurions douter en premier lieu de sa Toute-Présence : Il traverse, il meut, il soutient toute la Fabrique de l'Univers. Toute la Création en général, & chacune de ses Parties, est pleine de son Etre. Il n'y a rien de tout ce qu'il a fait, pour si éloigné, ou si petit qu'il paroisse, où il n'habite essentiellement. Sa Substance est dans la substance de chaque Etre, soit matériel ou immatériel, & il s'y trouve présent d'une manière aussi intime que tout Etre l'est à lui-même. Ce seroit une Imperfection en lui, s'il pouvoit se transporter d'un lieu à un autre, ou s'éloigner d'aucune de ses Créatures, ou de quelque partie de cet Espace qui s'étend à l'infini. En un mot, pour me servir de l'expression d'un ancien Philosophe, c'est un Etre, dont le Centre est par tout, & la Circonférence nulle part.

II. En deuxième lieu, il possède la Toute-Science, & c'est un Attribut qui découle nécessairement de l'autre. Il ne peut que s'apercevoir de chaque mouvement qui s'excite dans le Monde matériel, qu'il pénètre si essentiellement, & de toute pensée qui s'éleve dans le Monde intellectuel, auquel il est uni d'une manière si intime. Plusieurs Ecrivains de Morale ont envisagé l'Univers comme le Temple de Dieu, qu'il a bâti de ses propres mains, & qui est rempli de sa présence. Il y en a d'autres qui regardent l'Espace infini comme le Receptacle, ou plutôt l'Habitation du Tout-Puissant ; mais on ne sauroit se former une idée plus noble & plus sublime de cet Espace infini que celle du Chevalier Newton, qui l'appelle le *Sensorium* de la Divinité. Les Hommes & les autres Animaux ont leurs *Sensoriola*, ou leurs petits *Sensoriums*, par le moyen desquels ils s'aperçoivent de la présence & de l'action d'un petit nombre d'Objets qui les environnent. Leurs connoissances & leurs observations se renferment dans des bornes fort étroites. Mais puisque Dieu ne peut qu'apercevoir & connoître tout ce en quoi il reside, l'Espace infini donne lieu à une connoissance infinie, & sert, pour ainsi dire, d'organe à la Toute-Science.

Si l'Ame étoit séparée du Corps, & que, par une seule réflexion, elle se transportât au-delà des bornes de l'Univers, quand elle continueroit des millions d'années à se promener avec la même rapidité dans l'Espace infini, elle se trouveroit toujours entre les bras de son Créateur, & environnée de tous côtés de l'immensité de Dieu. Pendant que nous sommes dans le Corps, il n'est pas moins avec nous, quoiqu'il nous soit caché. *Qui me donnera,*

dit Job², *de connoître & de trouver Dieu, & de m'aller présenter jusqu'à son trône ?...Mais que ferai-je ? Si je vais en Orient, il ne paroît point ; si je vais en Occident, je ne l'apperçois point. Si je me tourne à gauche, je ne puis l'atteindre ; si je vais à droite je ne le verrai point.* En un mot, la Raison & la Révélation nous assûrent qu'il ne peut être loin de nous, quoi que nous ne le découvrons pas.

Quand on réfléchit sur ces Attributs de la Divinité, sa Toute-Présence & sa Toute Science, il n'y a point de pensée affligeante qui ne s'évanoüisse. Dieu ne peut que regarder tout ce qui existe, sur tout celles de ses Créatures qui appréhendent qu'il ne les oublie. Il voit leurs pensées les plus intimes, & cette inquiétude en particulier qui les trouble à cette occasion. Il est impossible que rien échape à ses yeux, & nous ne devons pas douter qu'il ne regarde d'un œil favorable tous ceux qui tâchent de se recommander à sa bienveillance, & qui touchés d'une humilité profonde se jugent eux-mêmes indignes de ses soins paternels.

² Chap. XXIII. 3, 8, 9. suivant la version de Mr. de Saci.